

C'est maintenant qu'il lui faut mourir

- On a jamais eu autant de lait que la saison dernière et j'espère que celle-ci sera tout aussi bonne, qu'il dit, le grand Louis, tout en se levant de table et montant son verre à la hauteur des yeux pour faire santé à ce qu'il allait advenir du chalet et de la pâture.

Il se rassit.

Les conversations reprirent. On n'avait pas autre chose à dire que des réflexions sur l'agriculture, plutôt de plaine, puisque la plupart des paysans qui mettaient leur bétail au chalet étaient de là-bas. Et on reprenait un peu de courage, dans une situation en somme difficile, après avoir bu quelques verres. C'est vrai, ça, dans le vin, même si l'on n'exagère qu'un tout petit peu, il y a du réconfort. On pourrait même aller jusqu'à dire qu'il y a la vie. Alors ce n'est pas de refut. Mais non Madame, vous pouvez verser sans crainte, on tient l'eau, nous autres !

Ils étaient tous là, pour cette nouvelle montée, les paysans de plaine, les autres de la montagne, et les patrons bien sûr. Et plus que cela, les mères, les filles, les fils, les bergers, tous ils étaient là. Même le vieux, Alfred, qui en était lui, à sa huitante-troisième montée, qu'il avait compté. Car il avait commencé à venir ici, Ô certes, juste pour manger et puis après pour redescendre, à trois ans. Il ne s'en souvenait certes pas, mais c'est ce que ses parents avaient toujours dit. Et comme il avait huitante six maintenant, faites le compte ; ça fait pas moins de 83 montées. Il les avait toutes faites, il n'aurait pas voulu en manquer une seule. Quand il était au service militaire, deux ou trois fois, il avait réussi à obtenir un congé pour y participer. Il savait qu'on n'allait pas le lâcher pour si peu, c'est ce qu'ils auraient pensé, alors il avait trouvé d'autres excuses, plus importantes, tout au moins à leurs yeux. Car pour lui, pas plus sérieux et indispensable à vivre que cette journée, une sorte d'apothéose, un tout grand jour dans l'année. Où l'on ne saurait qu'être heureux. Faut avoir entendu ces vaches monter la côte, branler leurs sonnailles, aller gaiment, prendre une touffe parfois à gauche parfois à droite, et puis repartir droit face aux alpages qu'elles savent toujours où retrouver.

Alfred alignait donc huitante-trois montées. Il savait que cela faisait beaucoup. Mais a-t-on à se reprocher de vivre si longtemps, d'autant plus qu'il avait remis, et depuis nombre d'années déjà, et qu'il n'était plus ici qu'un invité comme les autres, sans responsabilité, et qu'il pourrait redescendre tantôt au village. De telle manière qu'il y avait belle lurette qu'il ne montait plus au chalet, ayant laissé la place à ses fils. C'est vrai que parfois, quand même, pour se remémorer le bon vieux temps, il couchait dans la vieille chambre où il y a deux lits et dont l'un reste maintenant toujours inoccupé. Il l'aimait, cette vieille chambre, ou avant de s'endormir, quand il faisait encore un peu jour, il regardait des dates sur les planches.

Il buvait lui aussi son verre, Alfred. Il buvait même un peu sec, aujourd'hui, parce qu'il ne s'était pas senti au mieux de sa forme et qu'il espérait qu'un bon coup, ça allait le remettre sur les rails. Était-ce le cas ? Il n'aurait su le dire. Il était moins angoissé certes, il sentait même monter en lui une certaine euphorie, il se remémorait tous ces bons moments qu'on avait passé par là, oubliant les autres bien entendu, mais quand même, il gardait un poids, une oppression, qui n'était pas de trop bonne augure. Mais voilà, il avait déjà connu cet état plusieurs fois et il n'allait pas en faire une maladie aujourd'hui que c'était la montée. Il n'allait surtout pas amener tout ce monde avec son EDS, son état de santé, comme il disait. O que non, les laisser tranquilles, les autres, et qu'ils profitent au maximum de cette belle journée. Car en plus qu'on était là, en tas les uns sur les autres à manger ce que ces dames avaient bien voulu cuisiner, c'est-à-dire comme de coutume du rôti et des pâtes, il y avait la porte ouverte, car il faisait chaud dehors, il y avait un grand ciel bleu, il y faisait même si bon dehors que l'on avait pu y faire manger la plupart des enfants, les plus petits. Alors on avait sorti deux tables que l'on avait appondues l'une à l'autre pour en faire une grande, et ils se plaisaient là, ces gamins, ils étaient libres, tandis qu'à l'intérieur, pour se bouger, c'était toute une affaire. Il fallait même parfois retirer un banc et déranger tous ceux qui s'y trouvaient assis.

Il regardait tout ce monde, Alfred. Il sentait que c'était son monde, son monde à lui, celui qu'il avait toujours connu. Il avait parlé un peu de bétail avec son voisin de droite, le gros Monnier de Thierrens. Il montait douze vaches, celui-ci, et c'était sauf erreur lui qui en avait le plus. Ils avaient aussi un peu discuté de fromage, bien que l'autre, c'est vrai, il n'y connaissait pas grand-chose, car lui, c'était surtout l'agriculture. Mais enfin, on n'avait pas eu trop de peine à trouver ses mots et à se comprendre Et puis l'on n'était pas crispé, à cause du vin. Mais Alfred, voyant aussi que son voisin de table cherchait bientôt d'autres convives proches à qui s'adresser, il s'était tu et mangeait maintenant tranquille, prenant tout son temps, approchant de temps à autre son verre pour y faire une bonne sifflée. Il était pas trop mal, ce rouquin, pour une fois, qu'il put se penser. Et puis il faut bien raviver ces vieux sangs. On n'a jamais vu d'ailleurs nulle part que boire un bon coup à la montée peu vous faire du mal. Au contraire, ça vous nettoie, en tout cas ça vous donne pour un moment des ailes, quitte à avoir ensuite des souliers de plomb quand il faut redescendre. Mais tant pis, ce n'est qu'une fois par année.

Il regardait tout ce monde, oui. Mais maintenant avec la tête un peu comme s'il y avait eu du cambouis. C'est qu'il y avait le bruit presque effrayant, quand on y prenait garde de toutes ces conversations dont le volume, depuis que chacun était plus ou moins rassasié, s'était amplifié. Il y avait la promiscuité, le vin, la chaleur maintenant. Parce qu'on n'était pas loin de vingt dans la vieille cuisine, et puis que la cuisinière était chauffée presque au rouge pour ne pas laisser refroidir les pâtes et le rôti. Celui-ci avait un succès du diable. Avec un de ces goûts, et juteux avec ça, à tel point qu'on ne pouvait pas s'empêcher d'en

reprendre une tranche, et puis une tranche encore, et puis à nouveau des pâtes, oui Madame, et merci, vous êtes bien gentille et puis surtout félicitations, des rôtis comme ça, nous, on n'en mange pas tous les jours. On reviendra. Et bien entendu vous pouvez reverser. Ce n'est pas un jour à boire de l'eau, n'est-ce pas ?

Il regardait les enfants, Alfred, les plus grands qui étaient restés à manger à la cuisine. Parmi eux, il le savait, il y aurait la suite, peut-être celui-là, le fils de son aîné, ou cet autre au bout de la table, le dernier de sa fille. Qu'importe le nom, pourvu qu'on reprenne, qu'il y ait la continuité. En tout cas les deux étaient intéressés. Ils allaient eux aussi voir le bétail. Il se disait donc qu'il y aurait une suite, et ça, ça vous donne le courage d'aller. Ainsi donc le chalet, il allait vivre encore longtemps. Ce ne serait pas l'une de ces bâtisses que l'on trouve déjà sur nos alpages habitées par des gens qui en principe n'auraient rien à y faire, en dehors de tout ce qui concerne l'agriculture ou l'élevage. C'était bien, ainsi. Lui, avec ses 83 saisons, il avait vécu, il avait fait sa vie. Il pouvait même s'en aller qu'il ne ferait besoin à personne. Il avait en quelque sorte, avec sa femme qui n'était plus là depuis trois ans, la pauvre, comme il la regrettait, mis tout le monde sur des rails, et comme chacun allait droit, y avait pas de soucis à se faire.

Il était presque bien. Mais voilà, maintenant, un besoin pressant lui demandait de se lever pour qu'il s'en aille à proximité du chalet. Ce qu'il fit. Le plus discrètement possible. Et sans vouloir montrer à personne qu'il avait quand même la tête dans les nuages, avec tout ce vin. Il se leva, il se glissa entre deux convives qui lui firent la place et il alla contre la porte. Tout d'abord la lumière presque trop vive de l'extérieur lui fit mal aux yeux. Quel éblouissement ! A peine s'il pouvait voir les enfants autour de la table. A dire vrai, y en n'avait plus tellement. Car beaucoup l'avaient déjà quittée pour aller faire les fous quelque part autour du chalet. Ils parlaient fort, ils criaient même, et se chipotaient l'un et l'autre pour savoir à qui commanderait une certaine expédition dont pourtant tous semblaient vouloir garder le secret. Chhhh, que les adultes, nos ennemis en somme, ils ne sachent surtout pas.

En fait il n'y avait pas besoin qu'ils le voient. Surtout pas qu'ils moquent de lui parce qu'il était vieux et que par conséquent, par son état physique actuel, il n'était plus tout à fait comme les autres, qu'il avait plus de peine à aller. Faut jamais montrer ses faiblesses aux autres, crénom, qu'il se pensa tout en passant, ayant redressé l'espace d'un instant sa vieille carcasse dont il n'aurait plus bientôt le commandement. Il le savait.

Il alla contre le bois, du côté d'en bas, seul. Un coin qu'il connaissait bien pour l'avoir fréquenté souvent et qu'il aimait à cause de son mystère. Il aurait très bien pu aller plus près, derrière un arbre, et que cela soit fait en un rien de temps. Juste se vider, vous comprenez, avec tout ce boire qu'on s'est enfilé. Mais non, il devait aller là où il savait, dans l'ombre des grands sapins après qu'il soit descendu quelques marches qu'on trouve, positionnées de manière

naturelle, entres deux roches. Là où poussent les plus belles fougères de la région. C'est ainsi un coin comme une jungle, très humide, avec une terre noire et profonde où l'on trouve toujours de la mouillasse. Les vaches y passent juste quand il s'agit de remonter au chalet et qu'elles veulent prendre au plus court.

Le chalet, il l'avait laissé derrière lui avec son grand toit et sa grosse cheminée. Il l'avait encore une fois regardé tout en tournant la tête. C'est qu'il l'aimait, le chalet, il en avait l'impression, plus que les autres. Non, nul n'aurait pu comprendre l'attachement viscéral qu'il lui portait. C'était même si fort qu'il n'aurait osé le dire à personne. On l'aurait pris pour un fou. Mais non, il n'était pas fou, seulement lui, les choses, il les sent. Et pas rien que les choses du présent, celles d'autrefois. D'ailleurs pour lui, le présent, le passé, c'est un tout indissociable. Et les années qui passent n'altèrent pas cette compréhension qu'il a de ces temps lointains qui ne sont plus. Il est capable de tout mettre ensemble avec le présent pour reconstituer un monde vivant et chaleureux où chacun à trouvé sa place, les vivants comme les morts aussi.

Et puis il avait tourné le dos au chalet pour descendre ces deux ou trois marches puis une pente d'une dizaine de mètres et rejoindre cet arbre immense qu'il savait être là. C'était même, à ce qu'il pouvait dire et croire, car peut-on connaître tous les arbres de sa montagne, le plus grand, un sapin dont le fut, à cause du manque de lumière de l'endroit, monte droit vers le ciel et sans branches sur une hauteur de près de dix mètres, qu'il croit, non plus, peut-être vingt, enfin il disait ça sans avoir jamais rien mesuré. Un arbre magnifique que pourtant l'on ne découvrait que peu du chalet, parce qu'il était mélangé aux autres, et que surtout, parce que placé au fond d'une sorte de trou, une partie de son tronc était cachée par les rochers placés en un demi-arc de cercle autour du vallon.

Son arbre. Il aimait à s'arrêter près de lui chaque fois qu'il passait par là, en remontant des bas au chalet. Il faisait des fois le tour du tronc avec les deux bras. Il ne pouvait pas rejoindre les mains, loin de là. Il lui fallait même faire deux encerclements pour y arriver. Maintenant il colla son oreille contre son écorce rugueuse. Il lui semblait entendre quelque chose. Et puis il ne savait pas. Peut-être que c'était son cœur à lui qu'il entendait, et rien de l'arbre. Car un arbre, quand même, ça ne parle pas, n'est-ce pas ? Néanmoins il l'écoutait. Et s'il ne l'entendait pas, pour finir, il sentait, ça c'était sûr, des vibrations. Chaleureuses, bien entendu, car on est là entre homme et végétal, et l'on ne tient pas à se faire des misères. On est là pour communier, pour surmonter le temps, pour aller ensemble au-delà de tous les temps.

Il était donc là, un peu bizarre, la tête dans les nuages, à cause du vin, certes, mais parce qu'aussi il regardait au-delà de la cime, et que ce qu'il voyait, c'étaient encore des nuages. Comme ils étaient beaux. Mais au fait, fallait maintenant se dégorger. Ce qu'il fit. Et puis voilà, tout à coup, il ne se sentait plus aussi bien que tout à l'heure. Certes, l'alcool tuait encore cette angoisse

qu'il avait. Elle la noyait. Mais il y avait malgré tout ce poids, là, près du cœur, et peut-être même que c'était le cœur. Il ne savait pas.

Et puis soudain il lui vint cette certitude, celle que c'était maintenant qu'il devait mourir. C'était certes une crainte, mais aussi peut-être, en même temps, quelque part, très loin dans son subconscient, une délivrance. Oui, c'était pour lui l'heure de mourir. Il n'avait plus rien à espérer de la vie. Il n'avait plus rien à découvrir non plus. Car les choses, il les avait comprises dans leur matière même. Il n'irait pas plus loin. Ni dans l'amour qu'il portait à sa montagne, ni non plus dans celui qu'il avait pour tous ces autres qui allaient rester, eux, tandis que lui ne serait plus. Ah ! ces pauvres, qu'il se pensa, comment pourront-ils se débrouiller avec ces nouveaux temps qu'ils vont connaître. Alors, c'est drôle, il se mourrait et pourtant ceux qu'il plaignait, c'étaient les autres, les vivants !

Ainsi la voie avait été tracée qui s'arrêtait là. Au pied de cet arbre, de son arbre, on est les deux pour le grand voyage, n'est-ce pas, mon ami l'arbre. Il le sentait. Il le comprenait. Et puis, il lui semblait, là-bas, tout là-bas, non pas tout près, ce n'était jamais arrivé si près, Dieu lui parlait. Sans hargne, sans rien exiger de lui, sans lui demander de faire son mea culpa. D'ailleurs, qu'aurait-il fait de mal en son existence de travail et de contemplation, car il n'y a pas que le boulot, loin de là, et il faut savoir s'arrêter sur le banc qu'il y a devant le chalet, ou en bas à l'arrière de la maison, pour contempler ce qui nous entoure, la nature et les hirondelles, les hirondelles surtout. Et il se dit soudain que c'est quand même triste d'arriver en des lieux où l'on ne verra plus les hirondelles.

- Voilà donc qu'il se dit encore, je n'aurais plus de vie. Et c'est probablement dans l'ordre des choses, que je n'aie plus de vie. On ne peut pas faire autrement. Il ne sert à rien de crier ou de se révolter. Il faut accepter. C'est dur quand même, mais on n'y peut rien, personne n'y peut rien, même Dieu, lui non plus, il n'y peut rien.

Alors il s'assit au pied de l'arbre, car il était soudain fatigué. Et il se mit le dos contre le tronc qu'il sentait ami, ami au point qu'il aurait voulu l'étreindre. Mais il ne le pouvait plus. Il n'avait plus de force. Il ne fit plus que regarder encore ces belles fougères qu'il avait toujours aimées, il porta une fois encore son regard contre le ciel pour voir cette grande et belle lumière, si belle, si belle, une si grande et si belle lumière.

Et c'est ainsi qu'il s'endormit.

Jean Hiersin